The Artist

Fiche technique :

•Réalisation et Scénario: **Michel Hazanavicius**
•Direction artistique: Gregory S. Hooper
•Décors: Laurence Bennett et Robert Gould
•Costumes: Mark Bridges
•Photographie: **Guillaume Schiffman**
•Montage: Michel Hazanavicius, Anne-Sophie Bion
•Musique : Ludovic Bource interprétée par le Brussels Philharmonic et le Brussels Jazz Orchestra. Production : Thomas Langmann Langues: Muet avec intertitres en anglais ou français
• Format: Noir et blanc-35 mm-1h37mn. **Genre: Comédie dramatique**

Distribution:

Jean Dujardin: George Valentin
Bérénice Bejo: Peppy Miller
James Cromwell: Clifton, le chauffeur / valet
John Goodman: Al Zimmer, le patron des studios Kinograph

SYNOPSIS

A Hollywood, en 1927, George Valentin compte parmi les plus grandes vedettes du cinéma, et sa célébrité n'a d'égal que son orgueil. Son producteur, Al Zimmer, l'invite à la projection de son dernier film, à la sortie duquel il croise Peppy Miller, une comédienne débutante. La jeune femme devient figurante dans un long métrage en tournage aux côtés de George. Les deux acteurs se plaisent aussitôt, mais George refuse de s'engager. C'est alors que le parlant fait son apparition. George, persuadé que cette technologie est sans avenir, va jusqu'à se séparer d'Al pour produire un film muet. Parallèlement, Peppy devient la nouvelle égérie du studio...

LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE *(magazine Télérama du 12/10/2011)*

POUR

Il fait des claquettes comme Fred Astaire, des pirouettes comme Errol Flynn, des sourires étincelants sous une moustache à la Douglas Fairbanks. George Valentin est une star adulée, un acteur complet. Enfin, presque. Il ne lui manque que la parole. A la fin des années 1920, c'est pourtant l'essentiel. Le cinéma vient d'apprendre à donner de la voix. Malheur à ceux, même parmi les plus illustres, qui ne sauront pas donner la réplique. Déchus, balayés...
C'est à cette espèce disparue, cohorte de fantômes tremblants, les Mary Pickford, les John Gilbert, les Fatty Arbuckle, que The Artist rend un hommage... muet. L'âge d'or de Hollywood comme si vous y étiez. Seul un « faussaire » malicieux comme Michel Hazanavicius pouvait tenter le pari. N'a-t-il pas, déjà, pastiché le cinéma populaire des années 1950-1960 dans ses deux OSS 117 ? Il a le don du fac-similé, minutieux et ludique.
Pour The Artist, tourné dans les « vrais » studios hollywoodiens, avec une distribution en partie américaine (John Goodman en producteur tout-puissant), on attendait un nouveau canular vintage.
Pourtant, dès la première séquence - une mise en abyme, film dans le film, un soir de première -, The Artist décolle : un drôle d'objet anachronique, un inclassable rêve de cinéphile, porté par un Jean Dujardin qui n'a pas volé son Prix d'interprétation cannois. On l'attendait bouffon, forçant sur la grimace et les oeillades. C'est tout

le contraire. A peine décalé, juste un rien désuet, il apporte à son personnage une candeur facétieuse, un charme fragile. Drôle, certes, mais aussi capable d'émouvoir, comme dans cette délicieuse séquence sur le tournage d'une scène de bal. Il rate prise sur prise, parce qu'il est en train de tomber amoureux de la petite figurante (Bérénice Bejo, tout feu, tout flamme) qu'il tient dans ses bras.
La belle, bientôt, le supplantera dans le coeur d'un public volage. Destins opposés, entre comédie et drame, entre Chantons sous la pluie et Une étoile est née. Comme son héros, The Artist est une mosaïque de références, assemblée avec une tendresse érudite : le noir et blanc soyeux rappelle plus les années 1940 que la granuleuse ère du muet. Et lorsque Bérénice Bejo mime une étreinte, à moitié lovée dans le manteau suspendu de Valentin, la poésie de Chaplin n'est pas loin. Un des innombrables clins d'oeil et emprunts au burlesque et au mélo, à Orson Welles, à Fritz Lang ou à Lubitsch.
Cette déclaration d'amour au grand cinéma hollywoodien raconte un irréversible bouleversement technologique et artistique... Comme aujourd'hui le passage à la 3D relief et au tout-numérique. D'une révolution à l'autre, Hazanavicius interroge la notion de modernité. Les nouveaux mondes qu'elle ouvre, mais aussi tous ceux qu'elle ferme à jamais. Une scène de cauchemar, peut-être la plus belle, en dit long : le son y fait une irruption brève et brutale. Bruit d'un verre qu'on pose, bourdonnement du studio de tournage. Le héros, lui, reste désespérément aphone. Désormais exclu, obsolète, réduit au véritable silence : l'oubli. L'angoisse de l'artiste par excellence.
Article de Cécile Mury

CONTRE

On avait bien aimé les deux OSS 117. Avec leur forme stylisée de pastiche et une « idiotie » indatable assez perturbante. Ce caractère vintage, on le retrouve ici, mais Michel Hazanavicius joue cette fois dans la cour des grands. Exit la littérature de gare, place à la culture de prestige. Ah, la grandeur du muet ! Mais le « so frenchy » Dujardin à Hollywood ? La greffe ne prend pas, comme si la francité n'était pas soluble dans cette mythologie. S'il avait remixé les grands Français de l'époque (Jean Epstein ou Louis Feuillade), le réalisateur aurait été, sans doute, moins révérencieux, moins plombé par des référents écrasants (Chaplin, Lubitsch), moins momifié. Il manque au film du relief, une force expressive. Surtout dans sa partie mélodramatique, la plus faible parce que la moins dynamique.
Le dépaysement se produit avec le personnage secondaire du majordome, interprété par James Cromwell - acteur américain, faut-il le préciser. A chacune de ses apparitions, il se passe quelque chose de troublant : un film d'aujourd'hui avec un vrai acteur du muet. Un voyage dans le temps difficile à éprouver avec Dujardin ou Bérénice Bejo.
Article de Jacques Morice